



LA CARTE DES JOURS

LE QUATRIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS



The background of the image is a repeating pattern of teal-colored, stylized, overlapping shapes that resemble scales or fish scales. The pattern is dense and covers the entire frame. Centered in the middle of the image is the text "LA CARTE DES JOURS" in a white, hand-drawn, chalk-like font. The text is in all caps and has a slightly irregular, artistic feel.

LA CARTE DES JOURS



LA CARTE DES JOURS

LE QUATRIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sidonie Van den Dries

bayard

Design : Anna Booth
Crédits photos : page 539, collection de David Bass,
page 561, collection d'Erin Waters.
Cachet Ministère des Affaires particulières, pages 561, 563.
Couverture © 2018, Chad Michael Studio.

© 2018, Ransom Riggs.

Tous droits réservés.

Ouvrage publié originellement par Dutton Books, un département
de Penguin Random House LLC, New York, sous le titre : *A Map of Days*,
The fourth novel of Miss Peregrine's Home for Peculiar Children.

Pour la traduction française
© 2019, Bayard Éditions,
18, rue Barbès, 92128 Montrouge
ISBN : 978-2-7470-8321-8
Dépôt légal : avril 2019
Première édition

Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle.
Impression réalisée par ROTOLITO S.p.A. (Italie) en mars 2019.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

LA CARTE DES JOURS



PROLOGUE



*J*e n'ai jamais autant douté de ma santé mentale que ce soir-là, quand la femme-oiseau et ses protégés sont venus me sauver de l'asile des fous. Car c'est bien là que j'allais – coincé entre mes deux bovins d'oncles, sur la banquette arrière de la voiture de mes parents –, lorsqu'un mur d'enfants particuliers est apparu dans l'allée devant nous, scintillant dans la lumière des phares telle une procession d'anges.

La voiture s'est arrêtée en dérapant et un nuage de poussière a occulté tout ce qui se trouvait derrière le pare-brise. Avais-je été victime d'un mirage : une espèce d'hologramme clignotant projeté depuis les profondeurs de mon cerveau ? Tout me semblait plus vraisemblable que la présence de mes amis, ici et maintenant. Les particuliers ne manquaient pas de ressources, mais le fait qu'ils me rendent visite était l'une des rares choses que je croyais encore impossibles.

J'avais fait le choix de quitter l'Arpent du Diable pour rentrer chez moi, là où mes amis ne pouvaient pas me suivre. J'avais

espéré qu'en revenant, je pourrais recoudre ensemble les pans disparates de ma vie : le normal et le particulier, l'ordinaire et l'extraordinaire.

Mais cela aussi, c'était impossible. Avant moi, mon grand-père avait essayé de concilier ses deux vies, et il avait échoué, s'éloignant finalement de sa famille particulière comme de sa famille normale. En refusant de choisir une vie plutôt qu'une autre, il s'était condamné à perdre les deux, et c'est ce qui m'attendait, moi aussi.

J'ai levé les yeux et vu une silhouette s'approcher de nous dans la poussière.

– Qui êtes-vous ? lui a demandé mon père.

– Peregrine Faucon, directrice provisoire du Conseil des Ombrunes et gouvernante de ces enfants particuliers. Nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne crois pas que vous vous en souveniez. Les enfants, dites bonjour !



CHAPITRE UN



*C'*est étrange, ce que l'esprit est capable d'assimiler et ce qui lui résiste. Je venais de survivre à un été totalement surréaliste. J'avais voyagé dans le passé, dompté des monstres invisibles, et j'étais tombé amoureux de l'ex-petite amie de mon grand-père, que le temps avait figée dans l'adolescence. Pourtant, c'était seulement maintenant, dans le présent banal de cette banlieue de Floride, dans la maison où j'avais grandi, que j'avais du mal à en croire mes yeux.

Enoch, affalé sur notre canapé beige, sirotait du Coca-Cola dans le mug isotherme de mon père, à l'effigie des Buccaneers de Tampa Bay. Olive, qui avait retiré ses chaussures de plomb, flottait au plafond et faisait des tours de manège, accrochée au ventilateur. Dans la cuisine, Horace examinait les photos qui ornaient la porte du frigo, tandis que Hugh cherchait frénétiquement quelque chose à se mettre sous la dent. Claire, les deux bouches entrouvertes, contemplait le grand monolithe noir de notre télévision murale. Millard feuilletait la pile de magazines de décoration de

ma mère sur la table basse. On les voyait s'ouvrir dans l'air, tandis que la forme de ses pieds nus s'imprimait dans le tapis. C'était un mélange de mondes que j'avais imaginé mille fois, mais jamais rêvé possible. Et pourtant, ils étaient là : mon Avant et mon Après, telles des planètes entrées en collision.

Millard m'avait déjà expliqué comment ils avaient pu venir ici en toute sécurité. L'effondrement de la boucle qui avait failli nous tuer dans l'Arpent du Diable avait remis à zéro leurs horloges internes. Il ne savait pas exactement pourquoi ; seulement qu'ils ne risquaient plus de vieillir en accéléré s'ils demeuraient trop longtemps dans le présent. Ils prendraient de l'âge un jour après l'autre, comme moi. Leur dette d'années semblait s'être effacée, comme s'ils n'avaient pas passé la majeure partie du xx^e siècle à revivre indéfiniment le même jour ensoleillé. C'était un miracle, sans aucun doute, une avancée sans précédent dans l'histoire des particuliers. Pourtant, ce prodige me bouleversait moins que leur simple présence ici. Je n'en revenais toujours pas de voir Emma scruter la pièce avec émerveillement de ses yeux verts, sa main dans la mienne. Emma, dont j'avais si souvent rêvé durant les longues semaines solitaires qui avaient suivi mon retour à la maison.

Elle portait une robe grise toute simple coupée sous le genou, des chaussures plates qui lui permettaient de courir si nécessaire, et ses cheveux couleur sable étaient coiffés en queue de cheval. Des décennies passées à s'occuper des autres l'avaient dotée d'un solide sens pratique ; mais ni le sens des responsabilités, ni le poids des années n'avaient réussi à éteindre l'étincelle qui l'illuminait de l'intérieur, à faire disparaître la jeune fille qui était en elle.

Elle était à la fois dure et tendre, aigre et douce, vieille et jeune. Cette aptitude à contenir autant de choses, c'était ce que j'aimais le plus chez elle. Son âme était sans fond.

– Jacob ?

Emma me parlait. J'ai voulu lui répondre, mais j'étais embourbé dans les sables mouvants de ma rêverie.

Elle a claqué des doigts et son pouce a produit une étincelle, tel un silex. J'ai sursauté et retrouvé mes esprits.

– Salut, ai-je dit. Désolé.

– À quoi tu rêvais ?

– À rien. Je suis juste...

J'ai agité la main comme si j'ôtai des toiles d'araignées de mon champ de vision.

– Je suis heureux de te voir, c'est tout.

Construire une phrase me paraissait aussi difficile que de rassembler une douzaine de ballons dans mes bras.

Le sourire d'Emma n'a pas suffi à masquer son inquiétude.

– Ça a dû être très bizarre de nous voir débarquer comme ça. J'espère qu'on ne t'a pas trop choqué.

– Non, non. Enfin, si, peut-être un peu...

J'ai embrassé d'un geste la pièce et ses occupants ; le chaos joyeux qui accompagnait nos amis partout où ils allaient.

– Tu es sûre que je ne rêve pas ?

– Moi aussi, j'ai l'impression de rêver, a-t-elle avoué.

Elle a pris mon autre main et l'a serrée. Sa chaleur et sa fermeté m'ont paru donner de la consistance au monde.

– Tu n'imagines pas combien de fois, pendant toutes ces années, je me suis imaginé visiter cette ville...

Il m'a fallu un petit moment pour comprendre ce qu'elle voulait dire. Bien sûr ! Abe vivait ici depuis les années 1950 ; j'avais vu son adresse en Floride sur les lettres qu'Emma avait conservées.

Son regard s'est perdu dans le vague, comme si elle était plongée dans ses souvenirs. J'ai eu un pincement de jalousie, que j'ai tenté de réprimer. Emma avait droit à son passé, et si elle était aussi déboussolée que moi par la collision de nos mondes, il n'y avait là rien que de très normal.

Miss Peregrine s'est engouffrée dans la pièce en distribuant des ordres : « Olive, descendez de là ! Enoch, ôtez vos pieds du canapé ! » Elle avait quitté son manteau de voyage, sous lequel elle portait une veste en tweed vert et un pantalon d'équitation, comme si elle venait de sauter de cheval.

Elle a plié un doigt en crochet et m'a indiqué la cuisine d'un signe de tête.

– Monsieur Portman. Certains sujets requièrent votre attention.

À mon grand soulagement, Emma m'a pris par le bras pour m'accompagner, j'étais encore en proie à un léger vertige.

– Vous partez déjà vous embrasser ? a grommelé Enoch. On vient juste d'arriver !

Emma a tendu brusquement sa main libre au-dessus de lui, et ses cheveux se sont mis à grésiller. Enoch s'est recroquevillé en frappant sur son crâne fumant. Le rire qui m'a échappé a emporté une partie des toiles d'araignées qui encombraient mon esprit.

Oui, mes amis étaient bien réels, et ils étaient là. Et mieux encore, Miss Peregrine m'avait confié qu'ils comptaient rester un petit moment. Le temps d'en apprendre un peu plus sur le monde moderne. Ils avaient bien mérité ces vacances loin de la misère

de l'Arpent du Diable, où ils s'étaient installés provisoirement après la disparition de leur vieille demeure de Cairnholm. Bien sûr, ils étaient les bienvenus, et j'étais infiniment heureux de les voir, mais je me demandais comment ça allait se passer. Comment réagiraient mes parents et mes oncles, qui étaient sous la garde de Bronwyn dans le garage ? Réfléchir à toutes ces questions à la fois me paraissait trop difficile, je les ai mises de côté pour l'instant.

Miss Peregrine s'entretenait avec Horace près du frigo ouvert. Ils n'avaient pas l'air à leur place au milieu de l'acier inoxydable et des arêtes coupantes de la cuisine ultramoderne de mes parents. On aurait dit des acteurs égarés sur le mauvais plateau. Hugh brandissait une mozzarella sous plastique.

– Il n'y a que des choses bizarres, ici, et je n'ai rien mangé depuis des siècles !

– N'exagérez pas, Hugh.

– Je n'exagère pas. La dernière fois, c'était en 1886, dans l'Arpent du Diable. Et c'était juste un petit déjeuner.

Horace est sorti en coup de vent de notre garde-manger.

– J'ai terminé mon inventaire et je suis choqué. Un paquet de bicarbonate de soude, une boîte de sardines à l'huile et des biscuits infestés de mites. Le gouvernement rationne-t-il votre nourriture ? Êtes-vous en guerre ?

– On mange beaucoup de plats à emporter, ai-je expliqué en m'approchant de lui. Mes parents ne cuisinent pas vraiment.

– Alors, pourquoi ont-ils cette cuisine somptueuse ? s'est étonné Horace. J'ai beau être un chef accompli, je ne peux pas faire quelque chose à partir de rien.

La vérité était que mon père avait vu la cuisine dans un magazine de design et décidé qu'il lui fallait la même. Afin de justifier la dépense, il avait promis d'apprendre à cuisiner et d'organiser des dîners légendaires pour toute la famille. Seulement, comme la plupart de ses projets, celui-ci avait capoté après quelques cours. On avait donc un équipement hors de prix qui servait surtout à réchauffer des surgelés ou des plats à emporter de la veille. Mais plutôt que de leur expliquer tout cela, j'ai haussé les épaules.

– Vous n'allez certainement pas mourir de faim dans les cinq prochaines minutes, a dit Miss Peregrine en chassant Horace et Hugh de la pièce.

Puis, se tournant vers moi :

– À nous, maintenant, monsieur Portman. Vous m'aviez l'air un peu chancelant, tout à l'heure. Vous vous sentez bien ?

– De mieux en mieux, ai-je répondu, gêné.

– Vous souffrez peut-être d'un léger décalage de boucle, a-t-elle réfléchi. Un peu à retardement, dans votre cas. C'est tout à fait normal chez les personnes qui voyagent dans le temps, surtout les novices.

Elle me parlait par-dessus son épaule tout en inspectant les placards.

– Les symptômes sont généralement bénins, mais pas toujours. Depuis combien de temps avez-vous des vertiges ?

– Seulement depuis que vous êtes arrivés. Mais je vous assure que ça va...

– Souffrez-vous d'ulcères suintants, de faisceaux d'oignons ou de migraines ?

- Non.
- De dérangement mental soudain ?
- Euh... pas que je sache.
- Le décalage de boucle n'est pas à prendre à la légère, monsieur Portman. Des gens en sont morts. Oh, des biscuits !

Elle a pris un paquet de cookies dans un placard, en a sorti un et l'a lancé dans sa bouche.

– Des escargots dans vos selles ? m'a-t-elle demandé en mastiquant.

J'ai étranglé un petit rire.

- Non.
- Pas de grossesse spontanée ?
- Vous n'êtes pas sérieuse ! s'est insurgée Emma.
- Ce n'est arrivé qu'une seule fois, à notre connaissance, a dit Miss Peregrine.

Elle a posé les biscuits et m'a regardé fixement.

- Le sujet était un homme.
- Je ne suis pas enceint ! ai-je dit, un peu trop fort.
- Dieu merci ! a crié quelqu'un dans le salon.

Miss Peregrine m'a tapoté l'épaule.

- Vous m'avez l'air en forme. Cela dit, j'aurais dû vous prévenir.
- Je ne suis pas sûr. Ça m'aurait rendu parano. Et si j'avais passé le mois dernier à faire des tests de grossesse et à vérifier mes selles à la recherche d'escargots, mes parents m'auraient enfermé à l'asile depuis longtemps.

– C'est juste, a admis Miss Peregrine. Maintenant, avant de nous détendre et de fêter nos retrouvailles, réglons quelques menus détails...

Elle a commencé à faire les cent pas entre le double four et l'évier.

– Premier point : la sécurité. J'ai effectué un petit repérage autour de la maison. Tout m'a paru calme, mais les apparences sont parfois trompeuses. Avez-vous quelque chose à me signaler concernant vos voisins ?

– Comme quoi ?

– Antécédents criminels ? Tendances violentes ? Collections d'armes à feu ?

Nous n'avions que deux voisins : la vieille Mme Melloroos, une octogénaire en fauteuil roulant qui ne quittait sa maison qu'avec l'aide d'une infirmière à domicile, et un couple d'Allemands qui passaient la majeure partie de l'année ailleurs, n'occupant leur demeure de style Cape Cod que pendant l'hiver.

– Mme Melloroos est un peu curieuse. Mais tant que personne ne fait de trucs bizarres sous son nez, je ne pense pas qu'elle nous causera d'ennuis.

– C'est noté, a dit Miss Peregrine. Deuxième question : avez-vous senti la présence de Sépulcreux dans les parages depuis votre retour ?

Ma tension est montée en flèche. Je n'avais pas entendu ni prononcé ce mot depuis plusieurs semaines. Il ne m'avait pas davantage traversé l'esprit.

– Non, me suis-je empressé de répondre. Pourquoi ? Il y a eu d'autres attaques ?

– Aucune. Plus un signe d'eux. C'est bien ce qui m'inquiète. Maintenant, parlons de votre famille...

Je n'étais pas disposé à abandonner aussi vite le sujet des Sépulcreux.

– Est-ce qu'on ne les a pas tous tués ou capturés dans l'Arpent du Diable ? ai-je demandé.

– Pas tout à fait. Un petit groupe s'est échappé avec quelques Estres après notre victoire, et nous pensons qu'ils se sont enfuis vers l'Amérique. Même si je doute qu'ils s'approchent de vous – j'ose dire qu'ils ont appris la leçon –, je suppose qu'ils mijotent quelque chose. Un surcroît de prudence ne peut pas faire de mal.

– Ils ont une peur bleue de toi, Jacob, a dit fièrement Emma.

– C'est vrai ?

– Après la raclée que tu leur as fichue, il y a de quoi, a fait la voix de Millard à l'entrée de la cuisine.

– Les personnes polies n'espionnent pas les conversations privées, l'a gourmandé Miss Peregrine.

– Je n'espionnais pas, j'ai *faim* ! Et les autres m'ont envoyé vous demander de ne pas accaparer Jacob. On a fait un long voyage pour le voir.

– Jacob leur a beaucoup manqué, a souligné Emma. Presque autant qu'à moi.

Miss Peregrine a hoché la tête.

– Il est peut-être temps que vous leur parliez, m'a-t-elle suggéré. Vous pourriez prononcer un discours de bienvenue et poser quelques règles de base.

– Des règles de base ? Comme quoi ?

– Ce sont mes pupilles, monsieur Portman, mais nous sommes dans votre ville, à votre époque. J'aurai besoin de votre aide pour éviter qu'ils ne s'attirent des ennuis.

– Commencez par les nourrir, a suggéré Emma.

Je me suis tourné vers Miss Peregrine.

– Qu'est-ce que vous disiez tout à l'heure ? Au sujet de mes parents ?

Ils ne pouvaient pas rester indéfiniment prisonniers dans le garage, et je commençais à me demander ce qu'on allait faire d'eux.

– Ne vous inquiétez pas. Bronwyn contrôle parfaitement la situation.

Ces mots avaient à peine quitté ses lèvres qu'une explosion a secoué les murs, suivie de cliquetis en provenance du garage. Les vibrations ont fait tomber plusieurs verres d'une étagère, qui se sont brisés sur le carrelage.

– La situation me semble parfaitement sous contrôle, en effet, a ironisé Millard.

On courait déjà.



– Ne bougez pas d'ici ! a crié Miss Peregrine aux enfants restés dans le salon.

Je me suis précipité au fond du couloir, Emma sur mes talons. L'adrénaline pulsait dans mes veines. Je ne sais pas à quoi je m'attendais lorsque nous avons fait irruption dans le garage – à voir de la fumée ? du sang ? –, mais certainement pas à trouver mes parents et mes oncles endormis dans notre voiture, aussi paisibles que des bébés. L'arrière du véhicule était encastré dans la porte coulissante, et le béton alentour étincelait de morceaux de verre brisé. Le moteur tournait au ralenti.

Bronwyn était debout à l'avant de la voiture, le pare-chocs dans les mains.

– Je suis désolée ! Je ne sais pas ce qui s’est passé, a-t-elle murmuré.

Elle a lâché le morceau de métal, qui est tombé avec un « clang » retentissant.

J’ai foncé vers la portière du conducteur, afin de couper le moteur avant qu’on s’asphyxie. Évidemment, elle était verrouillée. Mes parents, terrorisés, avaient sûrement voulu empêcher Bronwyn d’entrer.

– Je vais l’ouvrir, m’a-t-elle proposé. Recule !

Elle s’est campée devant la portière et a attrapé la poignée à deux mains.

– Attends, qu’est-ce que tu…

Avant que j’aie pu finir ma phrase, elle a arraché la portière de ses gonds. Emportée par son poids et l’élan, celle-ci a volé à travers le garage pour aller se fracasser contre un mur. Le bruit m’a déchiré les tympans.

– Oh, zut ! a lâché Bronwyn dans le silence assourdissant qui a suivi.

– Bronwyn ! a crié Emma en se découvrant la tête, tu aurais pu décapiter quelqu’un !

Le garage commençait à ressembler aux maisons bombardées que j’avais vues à Londres pendant la guerre. J’ai plongé dans l’habitacle, je me suis penché par-dessus mon père endormi et j’ai retiré les clés de contact. Ma mère ronflait doucement sur le siège voisin, affalée contre la portière, son haleine dessinant une bulle de BD sur la vitre. À l’arrière, mes oncles dormaient dans les bras l’un de l’autre. Malgré le vacarme, aucun d’eux n’avait bougé. Je ne connaissais qu’une substance capable de plonger les

gens dans un sommeil aussi profond : la poudre de Mère Poussière. En sortant la tête de la voiture, j'ai vu que Bronwyn avait un sachet à la main. Elle essayait d'expliquer ce qui s'était passé.

– L'homme à l'arrière, disait-elle en montrant du doigt mon oncle Bobby, je l'ai vu utiliser son... son petit...

Elle a sorti de sa poche le téléphone de Bobby.

– Son portable, ai-je complété.

– Oui, c'est ça. Alors, je lui ai pris, et ça les a rendus furieux comme un sac de furets. Du coup, j'ai fait comme Miss P. m'avait montré.

– Vous avez utilisé la poudre, a deviné l'intéressée.

– Je leur en ai soufflé dessus, mais ils ne se sont pas endormis tout de suite. Le père de Jacob a démarré la voiture, et au lieu d'avancer, il... il...

Bronwyn a indiqué d'un geste la porte cabossée du garage. Elle ne trouvait pas ses mots. Miss Peregrine lui a tapoté le bras.

– Oui, ma chère, je vois. Vous avez bien réagi.

– C'est sûr, a ironisé Enoch. Une réaction tout en finesse.

Nous nous sommes retournés d'un même mouvement. Les autres enfants, agglutinés dans le couloir, regardaient la scène avec curiosité.

– Je vous avais demandé de rester dans le salon, a grondé Miss Peregrine.

– Avec ce *bruit* ? a protesté Enoch.

– Je suis désolée, Jacob, a gémi Bronwyn. Ils se sont énervés, et je n'ai pas su quoi faire. Je ne leur ai pas fait de mal, n'est-ce pas ?

– Euh, non. Je ne crois pas.

J'avais goûté au sommeil velouté provoqué par la poudre de Mère Poussière, et ce n'était pas une façon désagréable de passer quelques heures.

– Je peux voir le téléphone de mon oncle, s'il te plaît ?

Bronwyn me l'a tendu. L'écran était fissuré en toile d'araignée, mais il était toujours lisible. Quand il s'est allumé, j'ai découvert une série de textos de ma tante :

Ça va comme vous voulez ?

À quelle heure tu rentres ?

Tout va bien ??

En guise de réponse, mon oncle Bobby avait commencé à taper *APPELLE LES FLICS*, sans doute avant de se rendre compte qu'il pouvait les appeler lui-même. Mais dans l'intervalle, Bronwyn lui avait confisqué son téléphone. Si elle avait attendu quelques secondes de plus, on aurait eu la visite d'une unité d'élite de la police. Ma poitrine s'est serrée quand j'ai compris à quelle vitesse la situation aurait pu dégénérer. « C'est déjà fait », ai-je songé en regardant tour à tour la carrosserie cabossée, le mur et la porte du garage défoncés.

– Ne vous inquiétez pas, Jacob. J'ai géré des situations plus délicates.

Miss Peregrine faisait le tour de la voiture, évaluant les dégâts.

– Votre famille dormira paisiblement jusqu'au matin, et nous devrions essayer d'en faire autant.

– Et ensuite ? ai-je demandé, anxieux.

Je transpirais à grosses gouttes. L'air était étouffant dans le garage non climatisé.

– Quand ils se réveilleront, j’effacerai leurs souvenirs récents et je renverrai vos oncles chez eux.

– Mais que vont-ils...

– Je leur expliquerai que nous sommes des parents éloignés du côté de votre père, venus d’Europe pour se recueillir sur la tombe d’Abe. Quant à votre rendez-vous à l’asile, vous vous sentez beaucoup mieux et vous n’avez plus besoin de soins psychiatriques.

– Et vous pensez que...

– Mais oui, ils le croiront ; les normaux sont très malléables après un effacement de mémoire. Je pourrais probablement les convaincre que nous sommes des visiteurs d’une colonie lunaire.

– Miss Peregrine, s’il vous plaît, arrêtez de faire ça.

– Toutes mes excuses, a-t-elle dit en souriant. Mon rôle de gouvernante m’a appris à anticiper les questions pour gagner du temps.

Elle a chassé les enfants du garage.

– Maintenant, nous devons discuter de l’emploi du temps des prochains jours, a-t-elle déclaré. Nous avons quantité de choses à apprendre sur le présent, et c’est dès maintenant qu’il faut commencer.

Ils l’ont assailli de questions et de plaintes.

– Combien de temps va-t-on rester ? a voulu savoir Olive.

– Est-ce qu’on peut aller explorer la ville demain matin ? a demandé Claire.

– J’aimerais bien manger quelque chose avant de mourir d’inanition, a râlé Millard.

Je me suis retrouvé seul dans le garage. Je culpabilisais un peu à l’idée d’y laisser ma famille toute la nuit, et penser que

Miss Peregrine allait bientôt effacer leur mémoire m'inquiétait. Elle semblait confiante, mais ce serait une opération beaucoup plus importante que celle qu'ils avaient subie à Londres, où elle n'avait gommé qu'une dizaine de minutes de leurs souvenirs. Et si elle n'effaçait pas assez... ou trop? Et si mon père oubliait tout ce qu'il savait sur les oiseaux? Et si ma mère oubliait tout le français qu'elle avait appris à l'université?

Je les ai regardés dormir pendant une minute, mal à l'aise. Je me sentais soudain désagréablement adulte, tandis que mes parents – vulnérables, paisibles, un filet de bave à la commissure des lèvres – avaient presque l'air de bébés.

Peut-être existait-il un autre moyen...

– Tout va bien? m'a demandé Emma en passant la tête dans l'embrasure de la porte. Les garçons vont déclencher une émeute si le dîner n'apparaît pas bientôt!

– Je n'étais pas sûr de pouvoir les quitter, ai-je expliqué en montrant ma famille.

– Ils n'iront nulle part, et tu n'as pas besoin de les surveiller. Avec la dose qu'ils ont reçue, ils dormiront à poings fermés jusqu'à demain midi.

– Je sais. C'est juste que... je me sens un peu coupable.

– Tu ne devrais pas.

Elle s'est approchée de moi.

– Ce n'est pas de ta faute. Pas du tout.

– Je sais. Ça me semble juste un peu tragique.

– Quoi?

– Que le fils d'Abe Portman ne sache jamais à quel point son père était exceptionnel.

Emma m'a pris un bras et l'a passé sur ses épaules.

– Pour moi, c'est mille fois plus tragique qu'il ne sache jamais à quel point son fils est exceptionnel.

Je me penchais pour l'embrasser quand le téléphone de mon oncle a vibré dans ma poche. Nous avons sursauté en même temps. Puis je l'ai sorti et j'ai découvert un nouveau texto de ma tante.

Est-ce que J le fou est enfin chez les dingues ?

– Qu'est-ce que c'est ? m'a demandé Emma.

– Rien d'important.

J'ai rangé le portable dans ma poche et je me suis tourné vers la porte. Soudain, laisser ma famille dans le garage toute la nuit ne me semblait plus aussi grave.

– Viens, on va voir ce qu'on peut préparer pour le dîner.

– Tu es sûr ? a demandé Emma.

– Sûr et certain.

J'ai éteint les lumières derrière nous.



J'ai suggéré de commander des pizzas dans un restaurant qui livrait tard. Mes amis n'étaient pas nombreux à savoir ce qu'était une pizza, et le concept de livraison leur était totalement étranger.

– Ils la préparent ailleurs et te l'apportent *chez toi* ? a demandé Horace, qui avait l'air de trouver cette idée vaguement scandaleuse.

– De la pizza... C'est une spécialité de Floride ? a voulu savoir Bronwyn.

– Pas vraiment. Mais faites-moi confiance. Je pense que ça va vous plaire.

J’ai passé une commande XXL et nous nous sommes installés sur les canapés et des chaises dans le salon en attendant le livreur.

– Vous devriez dire un petit mot à chacun, m’a glissé Miss Peregrine à l’oreille.

Sans attendre ma réponse, elle s’est éclairci la gorge et a annoncé à l’assemblée que je voulais parler. Piégé, je me suis levé et j’ai improvisé maladroitement :

– Je suis super content que vous soyez là. Je ne sais pas si vous savez tous où mes parents avaient prévu de m’emmener ce soir, mais ce n’était pas terrible, comme endroit. Enfin...

J’ai hésité.

– Je veux dire, c’est sûrement bien pour les gens qui ont de vrais problèmes, mais... bref, vous m’avez sauvé les fesses, les gars.

Miss Peregrine a froncé les sourcils.

– C’est toi qui nous as sauvé... le derrière, a dit Bronwyn. C’est normal qu’on te rende la pareille.

– Merci. Quand vous êtes arrivés, j’ai cru que je rêvais ; parce que depuis que je vous ai rencontrés, c’était mon rêve de vous voir tous réunis ici. Mais c’est devenu réel, et j’espère que vous vous sentez autant les bienvenus que moi quand je suis venu habiter dans votre boucle.

J’ai baissé les yeux, soudain gêné.

– Donc, en gros, je suis ravi de vous voir, je vous aime, fin du discours.

– Nous aussi, on t’aime ! s’est écriée Claire, avant de sauter de son siège pour courir me serrer dans ses bras.

Olive et Bronwyn l'ont imitée, et bientôt, presque tout le monde m'enlaçait.

– On est tellement contents d'être ici, a gazouillé Claire.

– Et plus à l'Arpent du Diable, a ajouté Horace.

– On va bien s'amuser ! a chantonné Olive.

– Je suis désolée qu'on ait cassé un bout de ta maison, a murmuré Bronwyn.

– Comment ça, « on » ? a protesté Enoch.

– Je n'arrive plus à respirer, ai-je suffoqué. Vous me serrez trop fort !

Ils se sont écartés pour me permettre de reprendre mon souffle. Puis Hugh s'est faufilé entre eux et m'a tapoté la poitrine.

– Tu sais qu'on n'est pas *tous* là, n'est-ce pas ?

Une abeille solitaire tournait fébrilement autour de lui. Ses amis ont reculé pour lui faire de la place.

– Tu as dit que tu étais content qu'on soit *tous* là. Sauf que ce n'est pas vrai...

Il m'a fallu un moment pour comprendre de quoi il parlait, et j'ai eu honte.

– Je suis désolé, Hugh. Je ne voulais pas oublier Fiona.

Il a fixé ses chaussettes à rayures.

– Parfois, j'ai l'impression qu'à part moi, tout le monde l'a oubliée.

Sa lèvre inférieure tremblait. Il a serré les poings pour contenir son émotion.

– Elle n'est pas morte, tu sais ?

– J'espère que non.

Il m'a fixé d'un air de défi.

– Elle n'est pas morte !

- OK.
- Elle me manque terriblement, Jacob.
- Elle nous manque à tous. Je ne voulais pas oublier de parler d'elle, et je ne l'ai pas oubliée.
- J'accepte tes excuses, a dit Hugh.
- Il s'est essuyé les yeux, puis il a tourné les talons et quitté la pièce.
- Tu ne vas peut-être pas le croire, mais il y a du progrès, a commenté Millard.
- Il ne nous parle presque jamais, à aucun de nous, a expliqué Emma. Il est en colère, et il refuse de voir la vérité en face.
- Vous ne pensez pas que Fiona pourrait être en vie quelque part ?
- Ça me paraît assez improbable, a dit Millard.
- Miss Peregrine a grimacé et posé un doigt sur ses lèvres. Elle nous avait rejoints sans faire de bruit, et nous a invités à resserrer les rangs autour d'elle pour tenir un conciliabule.
- Nous avons fait passer le mot à toutes les boucles et communautés de particuliers avec lesquelles nous sommes en contact, a-t-elle chuchoté. Nous avons distribué des communiqués, des bulletins, des photos, des descriptions détaillées. J'ai même envoyé les pigeons éclaireurs de Miss Wren parcourir les forêts à sa recherche. Jusqu'à présent, sans succès.
- Millard a soupiré.
- Si elle était vivante, elle nous aurait sûrement déjà contactés. On n'est pas très difficiles à trouver.
- Oui, c'est probable, ai-je admis. Mais est-ce que quelqu'un a essayé de chercher... euh...

– Son corps ? a complété Millard.

– Millard, voyons ! s’est insurgée la directrice.

– C’était malpoli ? Est-ce que j’aurais dû choisir un terme plus vague ?

– Parlez *plus doucement* ! a soufflé Miss Peregrine.

Millard n’était pas insensible, mais l’empathie n’était pas son fort. Il m’a exposé la situation :

– Fiona a fait une chute – probablement mortelle – dans la boucle-ménagerie de Miss Wren, qui s’est effondrée depuis. Si son corps était là-bas, on ne peut plus le récupérer.

– J’ai envisagé d’organiser une cérémonie à sa mémoire, a dit Miss Peregrine. Mais je ne peux pas aborder le sujet avec Hugh sans raviver son chagrin. Et je crains que si nous le bousculons trop...

– Il refuse même d’adopter de nouvelles abeilles, a signalé Millard. Il dit qu’il ne pourra pas vraiment les aimer si elles n’ont pas connu Fiona. Alors, il ne garde que celle-ci, qui n’est plus toute jeune...

– Bon... J’espère que le changement de décor lui fera du bien, ai-je dit.

Sur ces entrefaites, la sonnette de la porte d’entrée a retenti. J’ai accueilli cette distraction avec soulagement : l’ambiance commençait à devenir pesante.

Claire et Bronwyn ont voulu me suivre dans le couloir, mais Miss Peregrine les a rappelées à l’ordre :

– Pas question ! Vous n’êtes pas encore prêtes à parler aux normaux.

J'ai trouvé qu'elle exagérait, jusqu'à ce que j'ouvre la porte et que je découvre sur le seuil un mec du lycée, une pile de cartons de pizzas en équilibre précaire sur les bras.

– Quatre-vingt-quatorze soixante, a-t-il annoncé.

Puis il a levé les yeux et m'a reconnu.

– Tiens, Portman ! s'est-il exclamé, surpris.

– Salut, Justin.

Il s'appelait Justin Pamperton, mais tout le monde le surnommait Pampers. C'était un de ces skateurs accro à la fumette qui passaient leur temps à zoner sur les parkings extérieurs.

– Tu as l'air en forme, a-t-il observé. Ça va mieux ?

– De quoi tu parles ? lui ai-je demandé, même si je n'avais pas du tout envie d'entendre la réponse.

Je me suis dépêché de faire l'appoint. (J'étais allé me servir dans le tiroir à chaussettes de mes parents, où ils cachaient toujours quelques centaines de dollars.)

– Le bruit courait que tu avais pété un câble. Sans vouloir te vexer.

– Euh, non ! l'ai-je détrompé. Je vais bien.

Il a hoché la tête comme une figurine de pare-brise.

– Cool. Parce que j'avais entendu dire que...

Un rire a fusé dans la maison. Justin s'est arrêté au milieu de sa phrase, intrigué.

– Hey, man, tu fais une fête, là ?

Je lui ai pris les pizzas et j'ai plaqué les billets dans sa main.

– Un truc comme ça. Garde la monnaie.

– Avec des *filles* ?

Il a essayé de jeter un coup d'œil derrière moi, mais je me suis décalé pour lui barrer la vue.

– Je termine dans une heure. Je peux apporter des bières...

Je n'avais jamais souhaité aussi fort que quelqu'un quitte mon porche.

– Désolé, c'est... euh, un truc privé.

Il a paru impressionné.

– Tu assures, mon pote.

Il a levé une main pour frapper la mienne, puis il s'est aperçu que je ne pouvais pas à cause des pizzas. Il a serré le poing et l'a agité en l'air.

– À la semaine prochaine, Portman.

– La semaine prochaine ? Pourquoi ?

– Le *bahut*, mon frère ! Sur quelle planète tu vis ?

Sur ces mots, il est reparti en courant vers son scooter. Il a claqué la porte du caisson à pizzas et enfourché l'engin en secouant la tête, hilare.



Les conversations se sont tuées à l'instant où on a distribué les parts de pizza. Pendant trois bonnes minutes, on n'a entendu que des bruits de mastication et des grognements satisfaits. J'ai profité de l'accalmie pour repenser à ce que m'avait dit Justin. Les cours recommençaient dans une semaine, et j'avais complètement zappé. Avant que mes parents décident que j'étais fou à lier et essaient de me faire interner, j'avais prévu de retourner au lycée. Mon plan était de rester à la maison le temps d'obtenir mon diplôme, puis

de filer à Londres retrouver Emma et mes amis. Mais depuis, les amis que je pensais si lointains et le monde que je croyais inaccessible avaient atterri sur le pas de ma porte. En l'espace d'une nuit, tout avait changé. Les protégés de Miss Peregrine étaient désormais libres d'aller et venir comme ils le voulaient. Est-ce que je pourrais vraiment supporter des cours interminables, des repas à la cafétéria et des assemblées obligatoires tous les jours dans ces conditions ?

Peut-être pas, mais c'était une décision trop difficile à prendre à ce moment-là, la pizza sur les genoux, et la tête encore bourdonnante de toutes ces possibilités. Les cours ne recommençaient que dans une semaine. Ça me laissait du temps. Pour l'instant, je pouvais me contenter de manger en profitant de la compagnie de mes amis.

– C'est la meilleure nourriture du monde ! a déclaré Claire, une bouche pleine de fromage gluant. Je vais en manger tous les soirs.

– Pas si tu veux survivre plus d'une semaine, l'a prévenue Horace, qui retirait minutieusement les olives de sa tranche. Il y a plus de sodium là-dedans que dans toute la mer Morte.

– Tu as peur de grossir ? s'est esclaffé Enoch. Horace obèse, j'aimerais bien voir ça !

– J'ai peur d'être *ballonné*, a rectifié l'intéressé. Mes vêtements sont faits sur mesure, contrairement aux sacs de patates que vous portez.

Enoch a lorgné sa tenue : une chemise grise sans col sous un gilet noir, un pantalon noir élimé et des chaussures en cuir verni qui avaient perdu leur lustre depuis longtemps.

– Je les ai eues à *Pah-ree*, a-t-il dit avec un accent français exagéré. Je les tiens d'un homme élégant qui n'en avait plus besoin.

– D'un *mort*, a précisé Claire avec une grimace de dégoût.

– Les salons funéraires sont les meilleures boutiques d'occasion du monde, a assuré Enoch, en arrachant une énorme bouchée de pizza. Il suffit de récupérer les vêtements avant que leur occupant ne commence à suinter.

– Argh ! Tu me coupes l'appétit ! a râlé Horace en jetant son assiette sur la table basse.

– Ramassez ça et finissez-le ! l'a grondé Miss Peregrine. On ne gaspille pas la nourriture.

Il a repris son assiette en soupirant.

– Parfois, j'envie Nullings. Il pourrait prendre une centaine de livres sans que personne s'en aperçoive.

– Je suis assez svelte, pour votre information, a dit Millard.

Une petite claque a retenti ; il venait de frapper son ventre nu.

– Venez toucher si vous ne me croyez pas.

– Non, merci.

– Pour l'amour des oiseaux, Millard, habillez-vous ! a commandé Miss Peregrine. Je vous ai déjà demandé mille fois de ne pas vous promener inutilement dévêtu.

– Quelle importance, si personne ne peut me voir ?

– C'est de mauvais goût.

– Mais il fait tellement chaud, ici !

– *Obéissez*, monsieur Nullings.

Millard s'est levé du canapé en pestant contre les âmes prudes. Il est revenu une minute plus tard, une serviette de bain nouée

autour de la taille. Miss Peregrine, qui n'était toujours pas satisfaite, l'a aussitôt renvoyé. À son retour, il était couvert de vêtements dénichés dans mon placard : un pantalon en flanelle, un manteau, un foulard, un chapeau, des gants et des chaussures de randonnée.

– Millard, tu vas mourir de chaud ! s'est exclamée Bronwyn.

– Au moins personne n'aura à m'imaginer dans le plus simple appareil !

Sa remarque a eu l'effet désiré. Miss Peregrine, agacée, a déclaré qu'il était temps de faire une nouvelle ronde et quitté brusquement la pièce. Des rires ont fusé.

– Vous avez vu sa tête ? a ricané Enoch. Elle a failli te tuer, Nullings !

Les rapports entre les enfants et leur gouvernante avaient changé depuis la dernière fois que je les avais vus. Ils se comportaient comme des adolescents, et commençaient à contester son autorité. À quelques exceptions près...

– Vous êtes grossiers ! s'est insurgée Claire. Arrêtez tout de suite !

– Vous ne trouvez pas que c'est fatigant d'être sermonné tout le temps, sur la moindre petite chose ? a râlé Millard.

– Une *petite chose* ! s'est exclamé Enoch, hilare. Millard dit qu'il a une petite... *ouille* !

Claire venait de lui mordre l'épaule avec sa bouche de derrière. Pendant qu'il frottait la zone douloureuse, elle a gazouillé :

– Non, moi, je ne trouve pas ça fatigant ! Et c'est vrai que tu ne dois pas rester tout nu en compagnie d'autres personnes sans bonne raison.

– *Gnagnagna!* a répliqué Millard, agacé. Est-ce que ça dérange quelqu'un d'autre ?

Toutes les filles ont levé la main. Il a soupiré.

– Eh bien, dans ce cas, je ferai l'effort d'être toujours entièrement vêtu, afin de n'incommoder personne avec les faits fondamentaux de la biologie.



On a parlé pendant une éternité. Nous avons tant de choses à nous raconter... Et nous avons retrouvé si vite nos petites habitudes que j'avais l'impression d'avoir quitté mes amis quelques jours plus tôt, alors que cela faisait presque six semaines qu'on ne s'était pas vus. Beaucoup de choses s'étaient passées dans l'intervalle – pour eux, du moins –, mais je n'avais reçu de leurs nouvelles que ponctuellement, dans les lettres qu'Emma m'avait envoyées.

Ils se sont relayés pour me raconter leurs aventures dans les boucles qu'ils avaient explorées grâce au Panloopticon. Ils n'étaient allés que dans des endroits déjà visités et jugés sans danger par les Ombrunes, car nul ne savait exactement ce qui se cachait derrière toutes les portes du Panloopticon.

Ils avaient gagné une boucle dans l'ancienne Mongolie, où un berger particulier qui parlait la langue des moutons menait son troupeau sans bâton ni chien, seulement au son de sa voix. Le voyage préféré d'Olive était une excursion dans les montagnes de l'Atlas, en Afrique du Nord, où, dans une petite ville, tous les particuliers pouvaient flotter comme elle. Des filets étaient

tendus au-dessus de la cité afin que les gens n'aient pas à se lester. Pour se déplacer, ils rebondissaient d'un endroit à l'autre, tels des acrobates en apesanteur.

Il y avait aussi une boucle, en Amazonie, devenue un véritable spot touristique. C'était une cité fantastique, en pleine jungle, bâtie dans les arbres. Les racines et les branches nouées ensemble formaient des routes, des ponts et des maisons. Ses habitants manipulaient les plantes de la même manière que Fiona, et Hugh avait trouvé cela si bouleversant qu'il avait regagné l'Arpent du Diable presque aussitôt.

– Il faisait chaud et les insectes étaient redoutables, m'a confié Millard, mais les gens étaient très gentils. Ils nous ont appris à fabriquer des médicaments formidables à partir de plantes.

– Et ils pêchent grâce à un poison spécial, qui assomme les poissons sans les tuer, a signalé Emma. Ainsi, ils ne sortent de l'eau que ceux qu'ils veulent consommer. C'est très intelligent.

– Nous avons fait plein d'autres voyages, a dit Bronwyn. Em, montre tes photos à Jacob !

Emma, qui était assise près de moi sur le canapé, s'est levée d'un bond et a couru fouiller dans ses bagages. Elle est revenue une minute plus tard, une pile de clichés à la main, et nous nous sommes rassemblés sous un lampadaire pour les regarder.

– Il n'y a pas longtemps que j'ai commencé à prendre des photos, et je tâtonne encore, s'est-elle excusée par avance.

– Ne sois pas aussi modeste, l'ai-je taquinée. Tu m'en as envoyé dans tes lettres, et elles étaient géniales.

– Oups ! J'avais oublié.

Emma était tout sauf vantarde, mais elle n'avait pas peur de se glorifier des choses qu'elle faisait bien. Ses réserves signifiaient donc qu'elle était exigeante avec elle-même. Et par chance – car j'ai du mal à feindre l'enthousiasme –, elle avait un vrai talent. Si la composition, le cadrage, l'exposition et tous les aspects techniques m'ont paru sympa (je ne suis pas un expert), c'était leur sujet qui les rendait vraiment intéressantes, et en même temps terribles.

Sur la première, on voyait une douzaine de personnes en tenues de l'époque victorienne poser, aussi nonchalamment que des pique-niqueurs, sur les toits de maisons qui semblaient avoir été écrasées par un géant en colère.

– Un tremblement de terre au Chili, a expliqué Emma. Imprimé sur du papier de mauvaise qualité, qui a souffert lorsque nous avons quitté la boucle.

Elle est passée à l'image suivante : un train déraillé, couché sur le flanc. Des enfants, probablement particuliers, étaient assis et debout autour, et ils souriaient comme s'ils s'amusaient follement.

– Une catastrophe ferroviaire, a commenté Millard. Le train transportait un produit chimique volatil, et quelques minutes après que cette photo a été prise, nous l'avons vu prendre feu et exploser. C'était très impressionnant !

– Quel était le but de ces voyages ? ai-je voulu savoir. Ça me paraît beaucoup moins *fun* que de visiter une boucle en Amazonie.

– On aidait Sharon, a expliqué Millard. Tu te souviens de lui ? Le grand batelier masqué de l'Arpent du Diable ? L'ami des rats ?

– Je ne suis pas près de l'oublier...





– Il est en train de mettre au point une version améliorée de sa tournée des catastrophes, «Famine et flammes», en utilisant des boucles du Panloopticon, et il nous a demandé de tester un premier essai. En plus du tremblement de terre chilien et de la catastrophe ferroviaire, on est allés dans une ville au Portugal où il pleuvait du sang.

– Sérieusement ?

– Pas moi, a signalé Emma.

– Tu as bien fait, a dit Horace. Nos vêtements ont été irrémédiablement tachés.

– J'ai l'impression que vous avez passé deux mois beaucoup plus excitants que moi. J'ai dû sortir de la maison environ six fois depuis la dernière fois que je vous ai vus.

– J'espère que ça va changer, a dit Bronwyn. J'ai toujours voulu voir l'Amérique, surtout au présent. Est-ce que la ville de New York est loin d'ici ?

– J'ai bien peur que oui.

– Oh, a-t-elle fait, déçue, en s'enfonçant dans les coussins du canapé.

– Moi, j'aimerais visiter Muncie, dans l'Indiana, a déclaré Olive. Le guide dit qu'on n'a rien vécu tant qu'on n'a pas vu Muncie.

– Quel guide ?

– *La planète du particulier : l'Amérique du Nord.*

Elle m'a tendu un livre à la couverture verte en lambeaux.

– C'est un guide de voyage pour les particuliers. Il a décerné à Muncie le titre de ville la plus normale d'Amérique six années de suite. Absolument moyenne à tous points de vue.

– Ce livre est une antiquité, l’a prévenue Millard. Je ne m’y fierais pas.

Olive l’a ignoré.

– Apparemment, rien d’inhabituel ou d’extraordinaire ne s’y est jamais produit. Jamais !

– On n’est pas tous aussi fascinés que toi par les gens normaux, lui a rappelé Horace. En plus, cette ville doit grouiller de touristes particuliers.

Olive, qui ne portait pas ses chaussures de plomb, a flotté au-dessus de la table basse jusqu’au canapé et laissé tomber le livre sur mes genoux. Il était ouvert à la page du seul établissement qui accueillait les particuliers dans les environs de Muncie : un hôtel nommé la Bouche du Clown, situé dans une boucle à la périphérie de la ville. Il s’agissait d’une pièce située dans la tête d’un clown en plâtre géant.

J’ai frissonné et laissé le livre se refermer.

– On n’a pas besoin d’aller jusqu’en Indiana pour trouver des endroits banals. Il y en a plein ici, à Englewood.

– Les autres peuvent faire ce qu’ils veulent, a affirmé Enoch. Moi, mon seul projet pour les semaines à venir est de dormir jusqu’à midi et d’enfoncer mes orteils dans le sable chaud.

– Pourquoi pas ? a dit Emma. Y a-t-il une plage près d’ici ?

– De l’autre côté de la rue.

Ses yeux se sont éclairés.

– Je *déteste* les plages, a ronchonné Olive. Je ne peux jamais enlever mes saletés de chaussures en plomb, et ça me gâche tout le plaisir.

– On pourrait t’attacher à un rocher au bord de l’eau, a suggéré Claire.

